



CINÉMA [s]
LE FRANCE

www.abc-lefrance.com

fiche film

FICHE TECHNIQUE

ROUMANIE - 2004 - 2h34

Réalisateur :
Cristi Puiu

Scénario :
Cristi Puiu
Razvan Radulescu

Interprètes :
Ioan Fiscuteanu
(M. Lazarescu)
Luminta Gheorghiu
(Mioara Avram)

LA MORT DE DANTE LAZARESCU

Moartea domnului Lazarescu

DE CRISTI PUIU



SYNOPSIS

Un soir, Dante Lazarescu, seul chez lui, est pris d'un léger malaise. Une ambulance finit par arriver et l'entraîne dans une odyssée tragicomique. Les diagnostics se succèdent mais ne se ressemblent pas, le traitement est sans cesse retardé. Les médecins, intraitables, n'en gardent pas moins leur sang-froid tandis que Dante Lazarescu s'enfonce dans la nuit de Bucarest...



CRITIQUE

(...) De la dénonciation de l'égoïsme social, la fresque bascule dans une épopée grotesque, burlesque et oppressante, qui stigmatise le système hospitalier, microcosme cruel. Les noms des hôpitaux défilent, Saint-Spiridon, Universitar, Funderi, Filaret. Mais on aurait tort de montrer Bucarest du doigt. Urgences à la roumaine ? Ce que filme Cristi Puiu, qui dit inaugurer avec cette réflexion sur la disparition de l'amour du prochain une série de contes moraux inspirée par Eric Rohmer, est l'illustration de ce que hurle Patrick Pelloux, le porte-parole des urgentistes en France, depuis la canicule. Nous vivons dans une société qui méprise ses vieux, ses malades.

Le constat est impitoyable : renvois de moribonds d'un hôpital à l'autre, sas fermés entre services, indécence des rapports hiérarchiques. Et liturgie obscène des diagnostics contradictoires. Entraîné dans les corridors de l'enfer, Dante Lazarescu mérite bien son prénom, et son nom, pure dérision. Car ce Lazare-là a bien peu de chances de ressusciter après son séjour chez les blouses blanches. Il a maigri, de deux crans de ceinture. C'est sûrement une tumeur au côlon. Le premier médecin qui l'ausculte est mal embouché, indisposé par son haleine d'alcoolique. Lazarescu se fait rabrouer («Foutez-le dehors !»), houspiller, culpabiliser, traiter comme un cobaye. C'est le foie ? Une méningite ou une cirrhose ?

On attend. Voilà cette fois un neurologue. Parésie droite, à opérer illico après scanner.

Mais ici il n'y a pas de lit. Il faut aller se faire examiner, (mal) traiter ailleurs. Subir les cohues, redire son nom vingt fois, recommencer les examens. Fermer sa gueule, sinon... Lazarescu fait pipi sous lui. En pyjama rayé, de moins en moins en état de répondre aux injonctions des carabins, il est sommé de signer un formulaire de consentement pour une opération de sa dysarthrie. T'as peur ? Tu dégages ! Et nouvelles palabres dans l'hôpital suivant, en dépit des supplications de l'ambulancière ange gardien qui, elle, fait son boulot avec un minimum d'éthique.

C'est le seul symbole d'espoir du film, un fil ténu. Elle remplit sa mission avec humanité, après quoi elle rentrera chez elle en bougonnant contre les cadences infernales. Cela fait plus de trois heures et demie que Lazarescu est ballotté, contraint de subir les états d'âme des soignants, leurs conversations. La délivrance arrive enfin. Tête rasée, fesses nettoyées, il va pouvoir mourir nu, sur une table, dans l'indifférence. Il est déjà ailleurs. Alors qu'il est gisant, proie du bistouri, on appelle dans la salle un certain docteur Anghel. Qui reste invisible. Il n'y a qu'exterminateurs.

Le chemin de croix de Dante Lazarescu est filmé en plans-séquences, avec une caméra mobile, et une telle précision documentaire, des acteurs au naturel si confondant que l'on se croi-

rait dans un film de Raymond Depardon plutôt que dans une fiction. Pas de musique. Des personnages s'agitent autour du mourant : la comédie humaine. Pas de misérabilisme. Un film froid et teinté d'humour noir sur les lieux où un homme, réduit à un corps, perd son identité, sa dignité, sa vie.

Il se trouve que ce film est roumain. On pourra y voir l'allégorie d'un pays mal portant, mal géré. L'histoire d'un homme laissé exsangue au pays de Dracula. Un citoyen qui, à force de rallumer la minuterie de l'escalier de son immeuble, est aspiré dans un trou noir.

On y retrouvera surtout l'état d'esprit, l'univers de deux concitoyens morts en France. Cioran, nihiliste et farceur, converti à la logique du pire, apôtre du doute et du désespoir, auteur d'un *Précis de décomposition* et convaincu que le divin est présent dans chaque créature. Ionesco, dramaturge de l'absurde, de la banalité des êtres et des rapports sadomasochistes où ils végètent, de l'angoisse de la mort, auteur d'une farce sur la difficulté à se débarrasser d'un cadavre.

Jean-Luc Douin
Le Monde - 11 janvier 2006

Deux heures et demie de nuit et de douleur, entre un appartement sordide de la banlieue de Bucarest et divers hôpitaux inhospitaliers, qui en veut ? Au festival de Cannes, où **La Mort**



de Dante Lazarescu a été projeté pour la première fois, on ne se bousculait guère au portillon, a priori. Mais, à l'arrivée, le film a obtenu haut la main le prix de sa section, Un certain regard – et demain, peut-être, une citation à l'oscar du meilleur film étranger. Sa force, sa grandeur et le plaisir qu'il donne (mais oui) sont inversement proportionnels à l'«attrait» qu'il suscite si l'on en reste, craintivement, aux seuls signes extérieurs.

Qui en veut ? C'est aussi la question qu'inspire M. Lazarescu lui-même, tout au long de ce périple halluciné. Il appartient à cette frange de la population dont on parle surtout au moment des fêtes de fin d'année et les jours de canicule : un vieux veuf inactif et mal portant, reclus dans une poignée de mètres carrés. Particularités : sa seule famille, une fille, habite loin de la Roumanie, il vit au milieu de trois chats avec qui il partage nourriture et couchage, et il boit. D'où un ulcère et une opération une décennie auparavant. Le soir où l'on prend en marche la vie de Dante (tout un programme), la douleur le reprend. Premiers appels angoissés à l'hôpital, première tentative d'automédication, énième gorgée de piquette consolatrice, en vain.

Cristi Puiu, l'auteur-réalisateur, un autodidacte de 38 ans, a dit publiquement son extrême hypochondrie. Apparemment, il s'est déchargé de quelques-unes de ses angoisses sur son M. Lazarescu, en faisant de ce dernier le con-

traire d'un hypocondriaque : quelqu'un dont le mal est plus grave qu'il ne le croit. Les voisins de palier, un couple à la générosité chancelante, devront appeler l'ambulance en le voyant faiblir minute après minute, se tordre de douleur puis vomir du sang. Auparavant, ils auront surmonté, non sans le manifester, leur dégoût de l'odeur de pisserie de chat qui sature l'appartement. Et blâmé cet alcoolisme dont ils ne sont à l'évidence pas à l'abri eux-mêmes.

Il y a quelque chose de célinien dans la façon dont le jeune cinéaste roumain figure cette misère : si concrètement, si matériellement qu'on croirait la sentir. Comme dans *Mort à crédit*, l'insistance sur la saleté corporelle et domestique, sur la dégradation de la chair et des choses, fait peur et mal, mais elle ferait aussi presque rire. Elle s'inscrit dans une vision du monde déterministe et dénuée d'illusions, mais pas d'humour ni de fantasmagorie. Du reste, le film décrit, à la lettre, un *voyage au bout de la nuit*. (...)

Il ne faut pas imaginer une spécificité roumaine là-dedans, un exotisme genre «le grand bordel des pays de l'Est», ce serait trop rassurant. A bien des égards, l'univers hospitalier traversé par le film ressemble à celui de la série américaine **Urgences** – que Cristi Puiu sait aussi, à sa manière, égarer en suspense et en tons dramatique. Aucun archaïsme dans le matériel ou les méthodes médicales. La dimension kafkaïenne de l'aventure ne vient que du facteur

humain, de cette accumulation tragi-comique de temps perdu, de conflits, de mauvaises volontés et de fastidieuses tractations par-dessus la civière, alors que l'heure tourne et que l'urgence, justement, se précise. Au passage, les acteurs du film, venus pour la plupart du théâtre roumain, ont l'air d'avoir travaillé à l'hosto toute leur vie et contribuent à la force documentaire paradoxale de cette pure fiction.

Bien plus qu'à un monde lointain, le film renvoie sans ambages au nôtre. Un monde où un vieux corps malade n'a plus droit de cité : partout il énerve, incommode, encombre, comme un appareil déglingué dont la réparation, voire le stockage paraissent non rentables. Or la place de spectateur permet de ressentir dans l'aigu la vérité que presque tous les personnages refoulent : M. Lazarescu, aussi sûrement que Mme Bovary, c'est nous. Une seule en a conscience, l'infirmière venue chercher le malheureux Dante à domicile, et qui l'accompagne jusqu'au bout, tel un saint-bernard. Elle n'a pas l'arrogance des autres, de ceux qui se croient immortels. Sans doute ses propres soucis de santé, furtivement mentionnés, la sensibilisent-ils. Mais comme toute vraie générosité, la sienne ne peut se réduire à une explication univoque. L'opiniâtreté de cette femme, acharnée à défendre la cause du vieil homme sans rien attendre en retour, voilà tout l'honneur, tout le mystère de l'humanité, ou ce qu'il reste. Et la part d'angélisme indispensable à ce film d'enfer, à



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France,
qui produit cette fiche, est ouvert au public
du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30
et accessible en ligne sur www.abc-lefrance.com

Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com



la fois spectacle et électrochoc.

Louis Guichard

Télérama - n° 2922 - 14 janvier 2006

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Comment êtes-vous venu au cinéma ?

Sous le régime communiste, j'avais un oncle cinéphile qui me montrait des cassettes de films étrangers, comme ceux de Jim Jarmusch. Après la chute de Ceausescu, je suis parti en Suisse pour étudier la peinture à l'École supérieure des arts visuels (ESAV) de Genève ; j'ai bifurqué pour des études de cinéma et j'ai complété ma culture cinématographique en découvrant notamment ceux que je considère comme des exemples : Cassavetes, Wiseman, Depardon, la Nouvelle Vague, Ozu. Je suis rentré en Roumanie en 1996 et j'ai pu réaliser, trois ans plus tard, non sans mal, mon premier long métrage avec l'aide du Centre du cinéma roumain.

Comment décririez-vous la situation d'un jeune cinéaste roumain aujourd'hui ?

Elle est difficile. La production nationale ne dépasse pas dix films par an, le pays est submergé par les films hollywoodiens, et la cinématographie est entre les mains de bureaucrates qui ne s'intéressent pas au cinéma comme art. Si mon premier long métrage, qui traite de manière

assez crue du problème de la banlieue, n'avait pas été sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, je pense qu'on l'aurait finalement interdit. De toute façon, seules deux copies ont été distribuées et le film est resté quasiment invisible.

Avez-vous rencontré les mêmes difficultés pour la production de La Mort de Dante Lazarescu ?

Oui, car dans mon pays il faut à chaque fois repartir de zéro. La commission du Centre du cinéma a d'abord refusé le film, et la situation, après que j'ai protesté auprès du ministre de la culture, ne s'est débloquée que grâce à l'Ours d'or du court métrage que j'ai remporté en 2004, à Berlin.

(...) Comment vous est venue l'idée du film ?

De plusieurs choses. D'abord, mon père était administrateur d'un hôpital à Bucarest, et c'est un lieu que j'ai souvent fréquenté dans mon enfance. Ensuite ? Il m'est arrivé de traverser des phases hypocondriaques, encouragées par une pratique assidue d'Internet qui m'incitait à penser que j'étais atteint d'une maladie fatale. Et puis cette histoire est tout simplement tirée d'un fait divers qui est loin, aussi incroyable que cela paraisse, d'être isolé en Roumanie.

Cette histoire est une farce macabre qui confine au surréalisme : on ne sait jamais si l'on doit rire ou pleurer.

Je prends cela comme un com-

pliment, car je pense que l'effet de réel naît de cette ambivalence. Faire naître ce sentiment est, selon moi, la seule position juste pour un cinéaste, par-delà la question de la vérité ou du mensonge. Cela dit, la Roumanie est un espace idéal pour tous les surréalismes possibles. Tzara et Ionesco viennent de là. Et ça ne s'est pas arrangé depuis la sortie du communisme, ni sur le plan des valeurs ni sur celui de la rationalité.

Se comporter en citoyen, désormais, c'est être un véritable héros, et la plus grande révolution à venir dans notre pays sera la découverte de l'angle droit.

Propos recueillis par

Jacques Mandelbaum

Le Monde - 11 janvier 2006

FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

Le Matos et la thune 2001

Un cartus de kent si un pachet de cafea 2004

La Mort de Dante Lazarescu

[Documents disponibles au France]

Revue de presse importante

Positif n°539

Cahiers du Cinéma n°608